



Wittgenstein

Sortir du labyrinthe

Sabine Plaud

Wittgenstein est un homme de
engagements que l'on ne trouve pas dans une
famille riche et cultivée, mais dans un
héritage; intellectuellement, il est marqué
d'une vie authentique et de choix
extrêmes – vivre en tant que
soldat volontaire; travailler
dans un village...
Il est connu à son époque, d'abord
fois par son style de pensée, puis
la logique et au langage.
Il est une figure majeure
dans l'histoire de la philosophie.
Il est difficile de
comprendre sa pensée sans
de son écriture, qui est
dynamique, pluraliste et
de vue, dessine et reformule
différentes ce qu'il veut dire.
Pour lui, les fonctions du langage
ceux du langage et de la

Belin:

Ludwig Wittgenstein

Sortir du labyrinthe

Ludwig
Wittgenstein
Sortir du labyrinthe

Sabine Plaud

Belin:

Collection **LE CHEMIN DES PHILOSOPHES**
dirigée par Alain Séguy-Duclot

Faisant référence au chemin paisible de Kyoto que les philosophes aimaient à suivre pour méditer, la collection «Le chemin des philosophes» présente la philosophie comme un mouvement de la pensée. Centrés sur un auteur, une école de pensée ou un concept, les ouvrages de cette collection couvrent toutes les époques, de l'Antiquité à nos jours.

Autres titres parus

- Alain Séguy-Duclot, *Platon. L'invention de la philosophie*, 2014.
Géraldine Lepan, *Rousseau. Une politique de la vérité*, 2015.
Céline Denat, *Nietzsche. Généalogie d'une pensée*, 2016.
Katia Genel, *Arendt. L'expérience de la liberté*, 2016.
Alain Séguy-Duclot, *Descartes. Une crise de la raison*, 2017.
Claire Schwarz, *Leibniz. La raison de l'être*, août 2017.

Couverture : *Ludwig Wittgenstein (Vienne, 1889 – Cambridge, 1951)*,
Photographie prise par Ben Richards, 1947.

© Private Collection/Prismatic Pictures/Bridgeman Images.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que «les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche «toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» [article L. 122-4]. La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ABRÉVIATIONS UTILISÉES POUR CITER LES ŒUVRES DE WITTGENSTEIN

C: *Carnets 1914-1916*, tr. fr. G.-G. Granger, Gallimard, 1971.

CBB: *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, tr. fr. M. Goldberg et J. Sackur, Gallimard, 1996. Les références à cet ouvrage sont données dans la pagination de l'édition originale indiquée entre crochets dans la traduction française.

CC 1932-1935: *Cours de Cambridge 1932-1935*, tr. fr. É. Rigal, Mauvezin, TER, 1992.

CC 1946-1947: *Cours de Cambridge 1946-1947*, tr. fr. É. Rigal, Mauvezin, TER, 2001.

CS: *Carnets secrets 1914-1916*, tr. fr. J.-P. Cometti, Tours, Farrago, 2001.

CE: *Conférence sur l'éthique*, in *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, tr. fr. J. Fauve, Gallimard, 1992.

D: *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick*, éd. A. Soulez, PUF, 1997.

DC: *De la certitude*, tr. fr. D. Moyal-Sharrock, Gallimard, 2006.

EP: *Études préparatoires à la seconde partie des Recherches philosophiques*, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1985.

F: *Fiches*, tr. fr. J.-P. Cometti et É. Rigal, Gallimard, 2008.

GP: *Grammaire philosophique*, tr. fr. M.-A. Lescourret, Gallimard, 1980.

IE: *L'Intérieur et l'extérieur, Derniers écrits sur la philosophie de la psychologie*, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 2000.

LC: *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, tr. fr. J. Fauve, Gallimard, 1992.

PPO: *Public and Private Occasions*, éd. J. C. Klagge et A. Nordmann, Lanham, Rowman and Littlefield, 2003.

RemP: *Remarques philosophiques*, tr. fr. J. Fauve, Gallimard, 1975.

RM: *Remarques mêlées*, tr. fr. G. Granel, Flammarion, 2002.

RP: *Recherches philosophiques*, tr. fr. F. Dastur, M. Elie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, É. Rigal, Gallimard, 2004.

RPP: *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, tr. fr. G. Granel, Mauvezin, TER, 1989 (vol. I), 1994 (vol. II).

TBT: *The Big Typescript, TS 213*, éd. C. G. Luckhardt et M. A. E. Aue, Londres, Blackwell, 2005.

TLP: *Tractatus logico-philosophicus*, tr. fr. G.-G. Granger, Gallimard, 1993.

INTRODUCTION

UNE PHILOSOPHIE DES CHEMINS

Le langage est un labyrinthe de chemins.
Tu arrives à tel endroit par un certain
côté, et tu t'y reconnais; tu arrives au
même endroit par un autre côté, et tu ne
t'y reconnais plus. (*RP*, § 203)

Ludwig Wittgenstein est sans doute plus que tout autre un philosophe des cheminements.

Des cheminements qui furent tout d'abord géographiques : avec une naissance à Vienne, des études à Berlin, à Manchester et à Cambridge, un long parcours à travers l'Europe au fil de son engagement de soldat volontaire pendant la Première Guerre mondiale, un retour en Grande-Bretagne, et des exils répétés en Norvège.

Des cheminements qui furent également spirituels : esprit perpétuellement torturé, Wittgenstein a traversé des moments de mysticisme, et a parcouru sa propre vie dans une démarche permanente d'auto-critique et de remise en question de son éthique de vie, préoccupé par l'idéal jamais atteint d'être un « homme digne ».

Mais des cheminements qui furent surtout philosophiques, à travers une « première philosophie » cherchant à tracer les limites du langage via une logique austère et pure comme le diamant ; une « seconde philosophie » se détournant de cette approche idéalisée pour se pencher sur les usages ordinaires, sur les jeux de langage tels qu'ils se jouent dans nos formes de vie, sur les aspérités non seulement de notre langage, mais aussi de notre esprit. Enfin, une « troisième » philosophie questionnant nos certitudes et explorant les variétés du scepticisme, à travers une réflexion renouvelée sur le rôle des conventions dans nos croyances et dans nos vies.

Il existe de nombreux passages entre ces différents chemins, des dialogues, des raccourcis, des voies secondaires – tout un réseau de chemins que Wittgenstein apparente à un labyrinthe, à l'instar du langage.

On peut considérer notre langage comme une ville ancienne, comme un labyrinthe fait de ruelles et de petites places, de maisons anciennes et de maisons neuves, et d'autres que l'on a agrandies à différentes époques, le tout environné d'une multitude de nouveaux faubourgs avec leurs rues tracées de façon rectiligne et régulière, et bordées de maisons uniformes. (*RP*, § 18)

Dès lors, le travail du philosophe n'est pas autre chose qu'un travail de guide : trouver le fil d'Ariane qui nous aidera à sortir de ce labyrinthe, à nous orienter dans ces méandres que nous présentent sans cesse la pensée et le langage. Mais le risque est alors de se retrouver pris à son propre piège, et de se perdre à son tour dans ces mêmes sentiers que l'on avait cherché à tracer à l'intérieur de la pensée philosophique.

Les pages qui suivent viseront à leur tour à servir de guide au sein des évolutions, révolutions et circonvolutions d'une pensée ayant connu des moments d'interruption mais demeurée à jamais étrangère à la sérénité du sédentaire.

I. LE PREMIER MOMENT
D'UNE PHILOSOPHIE
LE *TRACTATUS*
LOGICO-PHILOSOPHICUS

*La genèse du Tractatus logico-philosophicus :
la guerre, le mysticisme et la logique*

Le *Tractatus logico-philosophicus* est le premier ouvrage de Wittgenstein, et le seul qu'il ait publié de son vivant. Si la publication de ce texte date de 1921, sa rédaction remonte aux années de la Première Guerre mondiale : en témoignent les réflexions qui sont consignées dans ses *Carnets de 1914-1916*, texte où l'on voit s'élaborer progressivement les idées du *Tractatus*, et dont certaines formulations seront parfois reprises littéralement dans l'œuvre.

L'élaboration du manuscrit proprement dit date quant à elle des années 1917-1918, alors que Wittgenstein était engagé comme soldat volontaire sur le front russe.

Le jeune Wittgenstein se trouvait alors au milieu d'un parcours déjà tortueux. Après une naissance et une éducation au sein de l'une des plus prospères familles d'industriels viennois, Ludwig avait entamé un cursus d'ingénieur à la Technische Hochschule Charlottenburg de Berlin avant d'entreprendre, en 1908, une thèse de doctorat en ingénierie à l'Université de Manchester. Fasciné par les mathématiques et la logique, il se rendit en Allemagne pour étudier sous la direction du logicien Gottlob Frege, avant de partir pour Cambridge afin d'y

rencontrer le philosophe et mathématicien Bertrand Russell, avec lequel il amorça la relation d'une vie.

Mais Wittgenstein était aussi sujet à d'intenses tourments. C'est ce qui le conduisit, en 1913, à se retirer dans la solitude des fjords norvégiens puis, en 1914, à s'engager dans l'armée austro-hongroise, manifestant ainsi sa volonté de se perfectionner moralement à travers une expérience humaine « à la limite ». Ses écrits intimes de cette époque reflètent les états de crise intérieure qu'il traversa pendant cette aventure humaine, tiraillé entre son désir de devenir un « homme digne », et un dégoût profond pour l'humanité qui l'entourait et qu'il découvrait en lui-même (*CS, passim*).

En 1918, Wittgenstein est fait prisonnier au camp de Cassino, et c'est au cours de cette captivité qu'il perfectionne son manuscrit¹. À son retour du front, il cherche à faire publier son texte, d'abord sous le titre de *Logische philosophische Abhandlung*, puis sous le titre plus attrayant de *Tractatus logico-philosophicus*². L'édition allemande de ce texte date de 1921, et son édition anglaise de 1922.

Du point de vue formel, ce texte consiste en un opuscule assez bref. Il s'agit d'un ensemble de propositions numérotées et hiérarchisées, réparties en sept sections principales dont les intitulés sont les suivants :

1. Le monde est tout ce qui a lieu.
2. Ce qui a lieu, le fait, est la subsistance d'états de choses.
3. L'image logique des faits est la pensée.
4. La pensée est la proposition pourvue de sens.
5. La proposition est une fonction de vérité des propositions élémentaires. (La proposition élémentaire est une fonction de vérité d'elle-même).

1. On dispose aujourd'hui des traces de cette élaboration progressive grâce au *Prototractatus*, manuscrit antérieur au *Tractatus* proprement dit et qui, tout en constituant une version primitive de ce dernier, comporte également des différences significatives par rapport à la version finale.

2. Ce titre aux connotations spinozistes lui aurait été suggéré par G. E. Moore.

6. La forme générale de la fonction de vérité est : $[p, \xi, N(\xi)]$. C'est la forme générale de la proposition.
7. Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence.

Si l'on se réfère aux *Carnets de 1914-1916*, l'état d'esprit qui a accompagné la rédaction du *Tractatus* présente une oscillation entre deux aspects tout à fait différents de la pensée de Wittgenstein. D'une part, le fond proprement dit de ses réflexions est inspiré par son contact avec les pensées de Gottlob Frege et de Bertrand Russell : les problèmes théoriques qu'il cherche à résoudre au cours de cette période sont des problèmes logiques ou logico-mathématiques tels que la nature de la signification ou la possibilité de la représentation propositionnelle.

D'autre part, Wittgenstein traversait à l'époque une crise morale et religieuse, alimentée par la lecture d'auteurs tels que Tolstoï ou Dostoïevski : il s'ensuit que la rigueur et l'austérité des questions de logique qui sont abordées dans cette première philosophie présente un singulier contraste avec certains développements quasi mystiques auxquels se laisse parfois aller Wittgenstein. Une telle crise se reflète de façon particulièrement nette dans les *Carnets*, où l'on peut lire des réflexions comme :

Souviens-toi donc que l'esprit du loup, du serpent, est *ton* esprit, car ta connaissance de l'esprit en général ne vient que de toi-même. (C, 15-10-16)

Dans le même ordre d'idée, les *Carnets* comportent de nombreuses réflexions quasi mystiques au sujet de la nature de l'éthique, comme en témoigne par exemple la toute fin de ce texte, qui a des accents dostoïevskiens :

Si le suicide est permis, tout est permis.

Si tout est permis, alors le suicide n'est pas permis.

Ceci jette une lumière sur la nature de l'Éthique. Car le suicide est, pour ainsi dire, le péché élémentaire. (C, 10-1-17)

Or cette oscillation entre réflexion logico-mathématique et réflexions mystico-éthiques ne disparaît pas de la version finale du *Tractatus*. Assurément, la version publiée du texte semble conférer une part plus importante au versant proprement logique, tant du point de vue de la forme de cet ouvrage que du point de vue des idées qui y sont exprimées. Toutefois, il reste incontestable qu'une dimension «mystique» continue à s'attacher au texte. La répartition même du livre en sept sections s'accompagne à elle seule d'un symbolisme évident, et cet aspect mystique est tout particulièrement marqué à la section 6 du texte, qui s'attache à la question de l'éthique, du mystique et des «problèmes de la vie»¹.

Dès lors, l'un des défis que pose l'interprétation du *Tractatus* tient à la difficulté de penser ensemble ces deux dimensions apparemment contradictoires de l'ouvrage : rigueur logique d'une part, intérêt métaphysique d'autre part.

1. Lisons par exemple la proposition 6.521, où il est écrit que «La solution du problème de la vie, on la perçoit à la disparition de ce problème», ou encore la proposition 6.522 qui affirme qu'«Il y a assurément de l'indicible. Il se montre. C'est le mystique».

1. COMPRENDRE LE PROJET DU *TRACTATUS*

Philosophie et critique du langage

Pour comprendre ce que Wittgenstein cherchait véritablement à faire dans le *Tractatus*, il est nécessaire de lire l'avant-propos à cet ouvrage – sorte de « cadre » qui ne fait pas véritablement partie du corps de l'ouvrage mais qui, pour cette raison même, permet de jeter une lumière extérieure sur le projet qui y préside :

Le livre tracera donc une frontière à l'acte de penser – ou plutôt non pas à l'acte de penser, mais à l'expression des pensées : car pour tracer une frontière à l'acte de pensée, nous devrions pouvoir penser les deux côtés de cette frontière (nous devrions donc pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser).

La frontière ne pourra donc être tracée que dans la langue, et ce qui est au-delà de cette frontière sera simplement dépourvu de sens¹. (*TLP*, page 31)

Dans ce passage, Wittgenstein présente son projet comme une entreprise de délimitation. De ce point de vue, il semble tentant de le comparer au projet kantien

1. Pour une étude détaillée de ces réflexions, voir l'article de Jocelyn Benoist « Sur quelques sens possibles d'une formule de Wittgenstein », in S. Laugier (éd.), *Wittgenstein : métaphysique et jeux de langage*, PUF, 2001.

de délimitation de la sphère de la connaissance possible, à ceci près que Wittgenstein entend imprimer une sorte de « tournant linguistique » à la délimitation en question, en affirmant qu'il cherche non plus à délimiter *l'acte* de la pensée, mais bien *l'expression linguistique* de cette dernière. Bien que les rapprochements entre l'œuvre de Wittgenstein et la pensée de Kant doivent être maniés avec précaution¹, il reste que Wittgenstein semble bien se proposer ici de déterminer quelles sont les conditions de possibilité du discours doué de sens, pour ensuite rejeter en dehors du domaine linguistique proprement dit les non-sens qui ne satisfont pas à ces conditions. Voilà pourquoi il présente son travail de délimitation comme un travail de « critique », recourant là encore à un vocabulaire tout à fait proche du vocabulaire kantien :

Toute philosophie est « critique du langage ». (Mais certainement pas au sens de Mauthner.) Le mérite de Russell est d'avoir montré que la forme logique apparente de la proposition n'est pas nécessairement sa forme logique réelle. (*TLP*, 4.0031)

Fritz Mauthner était un célèbre penseur viennois de l'époque, auteur d'un monumental ouvrage intitulé *Contributions à une critique du langage*, dans lequel il s'inspire entre autres d'une perspective nietzschéenne pour mettre en avant les « cristallisations » qui se déposent dans la langue ordinaire. Lorsque Wittgenstein affirme que sa philosophie est une critique du langage en un sens « non-mauthnérien », il veut insister sur deux points. Premièrement, sur le fait que cette critique est une délimitation de ce qui peut être dit dans le langage (et c'est en cela que cette critique est une critique en un sens kantien). Deuxièmement, sur le fait

1. Wittgenstein lui-même affirmait n'avoir que très peu lu l'œuvre de Kant, et plusieurs aspects de sa pensée manifestent des orientations opposées à celle de la pensée kantienne, notamment parce qu'il ne reconnaît pas de place pour une connaissance synthétique a priori.

que le langage peut, lorsqu'il est utilisé de façon incorrecte, être une source de non-sens ou de faux problèmes, de sorte que le travail de critique philosophique est aussi un travail de correction et d'exclusion du non-sens. C'est également à cette idée que fait référence Wittgenstein dans l'avant-propos au *Tractatus* :

Le livre traite des problèmes philosophiques, et montre – à ce que je crois – que leur formulation repose sur une mauvaise compréhension de la logique de notre langage. On pourrait résumer en quelque sorte tout le sens du livre en ces termes: tout ce qui proprement peut être dit peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence. (*TLP*, p. 31)

Comme on le verra, cette remarque anticipe de fait la dernière proposition de l'ouvrage, qui affirme que «sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence». Si l'on prend au sérieux cette idée d'une critique du langage comme entreprise de dissolution des faux problèmes susceptibles d'émerger d'une mauvaise compréhension de la logique de notre langue, il s'ensuit que le travail philosophique de délimitation est un travail d'exclusion des non-sens qui, justement, naissent d'une telle compréhension fautive: et c'est bien là ce que Wittgenstein affirme vouloir faire lorsqu'il écrit que ce qui est «au-delà» de la frontière qu'il entend tracer sera «simplement dépourvu de sens».

La structuration du Tractatus

Loin d'être simplement programmatiques ou formelles, ces déclarations liminaires de l'avant-propos nous permettent de comprendre la démarche du *Tractatus*, puisque le corps de cet ouvrage consiste à dégager les conditions de possibilité du discours doué de sens, pour exclure finalement les non-sens qui n'y satisfont pas: et le célèbre paradoxe de ce texte est que les propositions du *Tractatus* elles-mêmes

font partie des non-sens en question, et finissent donc par s'auto-dissoudre.

On peut alors résumer de la façon suivante les étapes du cheminement philosophique tel qu'il se déploie dans le corps de l'ouvrage :

– Dans la première section du texte, Wittgenstein présente ce qu'est le monde, en affirmant que celui-ci se décompose en faits, lesquels consistent à leur tour en états de choses.

– Au cours de la deuxième section, il propose une théorie de l'image, dans laquelle il suggère qu'un ordre de réalité donné peut être l'image d'un autre à condition d'en reproduire la structure.

– Dans la troisième section du *Tractatus*, Wittgenstein quitte le domaine des questions ontologiques pour aborder la sphère proprement logique, en se demandant en particulier quel est le rapport entre la pensée et l'expression propositionnelle de cette dernière.

– À la suite de ces réflexions, la section 4 applique à la proposition cette conception de l'image, en affirmant que si les propositions du langage sont en mesure de représenter le monde, c'est parce qu'elles en constituent des représentations figurées.

– Sur cette base, la section 5 propose une théorie atomiste qui montre comment, à partir de ces images que sont les propositions élémentaires, on peut construire une multitude de propositions complexes dont la valeur de vérité sera fonction des propositions composantes.

– La section 6 démontre alors comment, d'après les conditions du sens qui ont été dégagées précédemment, les propositions du *Tractatus* elles-mêmes ne satisfont pas aux réquisits du langage doué de sens.

– C'est pourquoi Wittgenstein ne peut que terminer par une injonction au silence, injonction qui est formulée à la proposition 7 (« Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence »).

Exclure le non-sens : l'auto-réfutation du Tractatus

Pourquoi faut-il considérer que les propositions du *Tractatus* ne satisfont pas aux conditions qu'elles ont elles-mêmes énoncées, de sorte qu'elles font partie de ces propositions dont l'avant-propos lui-même revendique l'exclusion ?

La raison en est que, ainsi qu'on le montrera en détail un peu plus loin, Wittgenstein y développe une théorie de la signification et de la proposition qui conduit à distinguer entre ce qui peut véritablement être dit (à savoir les faits du monde), et ce qui ne peut que *se montrer*, c'est-à-dire apparaître implicitement dans les propositions douées de sens, mais non pas faire l'objet d'un discours doué de sens.

Parmi ce qui ne peut que se montrer, on trouve la forme logique que toute proposition doit avoir en commun avec ce qu'elle représente, ainsi que la structure générale du monde, ou encore la structure générale du langage. Dès lors, quand Wittgenstein parle de délimiter ce qui peut être dit, cette délimitation consiste notamment à exclure les non-sens qui naissent lorsque l'on cherche à dire ce qui peut seulement être montré.

Tel est le sens de la démarche réalisée à la section 6 de l'ouvrage, dans laquelle Wittgenstein met l'accent sur le fait que non seulement la logique, mais encore l'éthique ou l'esthétique ne sauraient être incluses dans la sphère du discours possible.

Mais c'est justement à ce stade que l'on voit émerger le paradoxe relatif à la nature et au statut des propositions du *Tractatus* lui-même. En effet, au terme du *Tractatus*, Wittgenstein est effectivement parvenu à identifier les conditions de possibilité de la signification propositionnelle, et à cerner ce qui ne saurait y satisfaire et doit donc être relégué au rang de non-sens. Simplement, pour parvenir à un tel résultat, le *Tractatus* a dû contrevenir à ces mêmes conditions de possibilité de la signification : c'est-à-dire parler de la forme logique (au moins pour dire que l'on ne peut pas en parler),

ou encore nous proposer la « forme générale de la proposition » (comme Wittgenstein le fait à la proposition 5).

Voilà pourquoi les propositions du *Tractatus* elles-mêmes tombent sous le coup de cette critique du langage dont il est question dans l'avant-propos : elles constituent un cas par excellence de ces non-sens que la philosophie doit exclure de la sphère des propositions possibles, étant précisé que « Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence » (proposition 7).

Cette « auto-mise en échec » du *Tractatus* est quelque chose que Wittgenstein assume tout à fait, puisqu'il écrit, à l'avant-dernière proposition de son ouvrage :

Mes propositions sont des éclaircissements en ceci que celui qui me comprend les reconnaît à la fin comme dépourvues de sens, lorsque par leur moyen – en passant sur elles – il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire jeter l'échelle après y être monté.)

Il lui faut dépasser ces propositions pour voir correctement le monde (*TLP*, 6.54).

On comprend dès lors ce que Wittgenstein écrit à la fin de son avant-propos lorsqu'il affirme qu'il a « résolu les problèmes d'une manière décisive », mais que, cependant, la valeur de son travail consiste « en ceci, qu'il montre combien peu a été fait quand ces problèmes ont été résolus » : si ces problèmes ont été résolus de façon décisive, c'est parce que l'on a compris que seul un silence décisif pouvait être adopté à leur rencontre. Il reste que bien peu a été fait lorsqu'ils ont été résolus : leur solution est toute négative, et consiste davantage en une dissolution qu'en une résolution.

Comment comprendre l'exclusion du non-sens ?

L'un des défis interprétatifs du *Tractatus* tient alors à la façon dont il faut comprendre la nature et la portée de cette exclusion wittgensteinienne du non-sens. En effet, on peut opposer trois façons possibles de comprendre une telle exclusion :

a) une lecture «substantialiste» selon laquelle les non-sens (logiques, éthiques, esthétiques) dont Wittgenstein montre qu'ils ne satisfont pas aux conditions de la signification propositionnelle sont malgré tout capables d'exprimer indirectement des vérités importantes sur le sens de la vie, sur la nature du monde ou sur le fonctionnement du langage ;

b) la lecture «positiviste» défendue par le «Cercle de Vienne», groupe de penseurs autrichien représenté par des auteurs tels que Rudolf Carnap et Moritz Schlick qui voit dans ces considérations wittgensteiniennes le fondement d'un travail d'exclusion des non-sens métaphysiques ;

c) une lecture «austère» qui considère que, lorsque Wittgenstein parle de non-sens (y compris au sujet des non-sens du *Tractatus*), il s'agit strictement de non-sens, qui ne sont pas en mesure de transmettre une quelconque vérité.

La lecture «substantialiste»

Le choix de l'une ou de l'autre de ces interprétations sera absolument décisif quant à la façon dont on comprendra ce que fait véritablement Wittgenstein dans le *Tractatus*. Examinons donc ces trois interprétations, en commençant par la première. Dans cette lecture, Wittgenstein serait le défenseur d'une approche mystique du non-sens, selon laquelle les vérités les plus importantes (religieuses, éthiques etc.) seraient trop sublimes pour être exprimées par le langage ordinaire, et devraient donc être exprimées au moyen de non-sens qui en transgressent les règles : tel serait, justement, le cas des propositions du *Tractatus*, qui transgressent les règles du langage pour nous faire comprendre quelle est la structure de ce dernier.

Une telle interprétation du *Tractatus* est certes séduisante, dans la mesure où elle compense l'austérité tractarienne en lui associant une approche plus poétique du langage et de ses ressources expressives. Cette lecture semble au reste pouvoir être

justifiée par plusieurs passages, comme la proposition 6.522 selon laquelle « il y a assurément de l'indicible. Il se montre. C'est le mystique », ou comme la proposition 6.52 :

Nous sentons que, à supposer que toutes les questions scientifiques possibles soient résolues, les problèmes de notre vie demeurent encore intacts. À vrai dire, il ne reste plus alors aucune question; et cela même est la réponse.

Une telle proposition renvoie au problème classique de l'ineffable, en suggérant qu'une fois que tout le domaine du discours possible a été épuisé, il demeure un certain nombre de questions (les « problèmes de la vie ») dont la vérité éthique ne peut être transmise que par le biais du non-sens.

Pourtant, en dépit de ces arguments, une telle interprétation du statut du non-sens comme quelque chose qui aurait une capacité à transmettre une vérité d'ordre supérieur peut difficilement être attribuée à l'auteur du *Tractatus*. En particulier, elle n'est justement pas compatible avec l'avant-propos que nous venons d'examiner, où Wittgenstein écrit que ce qui est au-delà de la frontière du langage pourvu de sens « sera simplement dépourvu de sens », et non vecteur de vérités d'ordre supérieur. C'est la raison pour laquelle, dans ce même avant-propos, Wittgenstein affirme vouloir tracer les limites du sens *de l'intérieur* : parce qu'il considère qu'il n'y a rien au-delà de cette limite; ou encore : que cette limite est une pure et simple *borne*, et non une *frontière* au-delà de laquelle se tiendrait le règne des vérités d'ordre supérieur.

La lecture « positiviste »

Voilà pourquoi on peut délaïsser cette première interprétation, et s'intéresser à une deuxième interprétation de cette prétention wittgensteinienne à l'exclusion du non-sens qui fut notamment celle des positivistes logiques du Cercle de Vienne.

Selon cette lecture, Wittgenstein considère bien que les non-sens que la philosophie cherche à exclure à travers son travail de délimitation sont de purs et simples non-sens : c'est de cette exclusion telle qu'elle est décrite par Wittgenstein dans son avant-propos que les auteurs en question s'inspirent en particulier pour leur propre projet d'« élimination de la métaphysique par l'analyse logique du langage ».

C'est ainsi que, dans son article intitulé « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage »¹, Rudolf Carnap entend démontrer que les prétendues « propositions » avancées par les métaphysiciens lorsqu'ils traitent du sens de la vie ou autres choses sont en réalité des « pseudo-propositions » [*Scheinsätze*], c'est-à-dire des non-sens qui découlent d'une mauvaise maîtrise de la « syntaxe logique » du langage ; dès lors, la philosophie, comprise comme analyse logique, a pour fonction de « surmonter » [*überwinden*] les non-sens en question, et en particulier ceux formulés dans les ouvrages de la métaphysique².

Or, aux yeux des penseurs du Cercle de Vienne, une telle entreprise d'exclusion de la métaphysique est une pure et simple application des considérations proposées par Wittgenstein dans le *Tractatus*, par exemple à la proposition 4.003 :

La plupart des propositions et des questions qui ont été écrites touchant les matières philosophiques ne sont pas fausses, mais sont dépourvues de sens. Nous ne pouvons donc en aucune manière répondre à de telles questions, mais seulement établir leur non-sens. La plupart des propositions et questions des philosophes découlent de notre incompréhension de la logique de la langue.

Pourtant, il n'est pas certain que cette interprétation soit fidèle à ce que vise vraiment Wittgenstein lorsqu'il parle de délimiter l'expression des pensées de façon à en exclure le non-sens : en témoigne d'ailleurs la réserve que Wittgenstein

1. *In Manifestes du Cercle de Vienne et autres écrits*, éd. A. Soulez, Vrin, 2010.

2. Carnap s'en prend notamment aux thèses métaphysiques formulées par Martin Heidegger dans son texte « Qu'est-ce que la métaphysique ? »

a constamment affichée à l'encontre du Cercle de Vienne, auquel il n'a jamais accepté de se mêler de façon officielle.

Et de fait, la conception du non-sens proposée par le Cercle de Vienne repose sur un contresens par rapport à celle qui est défendue par Wittgenstein dans le *Tractatus* au sujet des non-sens que la philosophie doit éliminer. Dans l'interprétation de Carnap, en effet, ces non-sens (notamment ceux de la métaphysique) naissent le plus souvent d'«erreurs de catégories», c'est-à-dire du fait de combiner à tort des termes qui relèvent de catégories sémantiques incompatibles¹. En d'autres termes, selon Carnap, il existe une «syntaxe logique» qui consiste dans les règles non écrites qui président à la composition des énoncés et que la philosophie a vocation à faire respecter en éliminant les non-sens qui résultent de leur transgression.

Or ce n'est pas cela que vise Wittgenstein lorsqu'il affirme, dans son avant-propos, que les problèmes philosophiques naissent d'une «mauvaise compréhension de la logique de notre langue». Au contraire, il n'y a pas de place chez lui pour l'idée selon laquelle les non-sens que la philosophie cherche à éliminer consisteraient en propositions qui ne respectent pas les règles de la «syntaxe logique» du langage au sens que l'on vient d'indiquer: cela est très clair à la proposition 5.4733 de l'ouvrage, qui stipule que «toute proposition est construite selon les règles, et si elle n'a pas de sens, ce ne peut être que parce que l'on n'a pas donné de *signification* à certains de ses éléments».

En ce sens, il est clair que la conception du non-sens comme transgression d'une prétendue «syntaxe logique» qui est celle du Cercle de Vienne n'est pas celle que présuppose Wittgenstein lorsqu'il se propose d'éliminer les non-sens et les faux problèmes qui en découlent.

1. L'exemple canonique que prend Carnap dans son article sur l'élimination de la métaphysique est celui de la pseudo-proposition «César est un nombre premier», qui contrevient à la logique de notre langage en mélangeant des termes dont les catégories sémantiques ne devraient normalement pas pouvoir être associées.

La lecture « austère »

En conséquence, il semble qu'il faille se ranger à une troisième lecture du projet revendiqué par Wittgenstein dans son avant-propos, dont les partisans sont généralement regroupés sous le label « *New Wittgenstein* »¹. Cette lecture est dite « austère » parce qu'elle nie que les non-sens que le philosophe autrichien se propose d'éliminer aient un contenu quelconque, que ce soit en tant que non-sens substantiels véhiculant une vérité d'ordre supérieur, ou en tant que pseudo-propositions transgressant la syntaxe logique.

Ainsi, les non-sens (y compris ceux qui composent le corps du *Tractatus*) sont aux yeux de Wittgenstein de purs et simples galimatias qui ne signifient absolument rien. Lorsque Wittgenstein nous engage à rejeter cette échelle que sont les non-sens tractariens, cela signifie qu'il faut rejeter *entièrement* cette échelle, et non pas continuer à s'y accrocher comme le fait la lecture substantielle lorsqu'elle affirme que les non-sens en question sont le vecteur d'une vérité d'ordre supérieur au sujet de la nature du langage et/ou du monde.

À la différence de la lecture du Cercle de Vienne, cependant, la lecture austère ne met pas l'accent sur l'idée d'une prétendue syntaxe logique ou sur celle d'une élimination de la métaphysique, mais privilégie une interprétation « thérapeutique » de la démarche wittgensteinienne : lorsque Wittgenstein nous propose un ensemble de non-sens, cela a pour seule fonction de nous faire prendre conscience du fait que ce que nous croyions être des propositions proprement dites ne signifiait, en réalité, *absolument rien*.

C'est pourquoi une telle interprétation donne toute son importance à la proposition 6.53 du *Tractatus*, qui traite de la « méthode correcte en philosophie » :

1. Ses principaux représentants sont Cora Diamond et James Conant. Voir notamment Alice Crary et Rupert Read (éd.) : *The New Wittgenstein*, Londres, Routledge, 2000.

La méthode correcte en philosophie consisterait proprement en ceci : ne rien dire que ce qui se laisse dire, à savoir les propositions des sciences de la nature – quelque chose qui, par conséquent, n’a rien à faire avec la philosophie –, puis, quand quelqu’un d’autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui démontrer toujours qu’il a omis de donner, dans ses propositions, une signification à certains signes. Cette méthode serait insatisfaisante pour l’autre – qui n’aurait pas le sentiment que nous lui avons enseigné de la philosophie – mais ce serait la seule correcte.

D’après cette remarque, l’objectif de la philosophie lorsqu’elle cherche à tracer la limite entre sens et non-sens est donc un objectif thérapeutique : cette discipline cherche à nous guérir de certaines tentations qui nous obsèdent et qui nous empêchent de voir le monde correctement, et sa méthode pour y parvenir consiste à placer un locuteur face à ses non-sens, de façon à lui faire prendre conscience de leur vacuité.

Or c’est exactement ce que fait le *Tractatus logico-philosophicus* : en énonçant des propositions au sujet de la forme logique ou de l’éthique qui sont, à proprement parler, dénuées de sens, il ne cherche pas à nous enseigner quoi que ce soit ni à nous transmettre un contenu, mais uniquement à exercer un effet « performatif », c’est-à-dire à produire une prise de conscience quant à la vacuité de ces prétendues propositions.

La partie non écrite du livre

Cette « méthode correcte » consistant à mettre un locuteur face à ses propres non-sens est au reste une méthode que Wittgenstein continuera à appliquer tout au long de sa philosophie : en cela, cette interprétation du *Tractatus* a le mérite de permettre de penser une relative continuité dans la philosophie wittgensteinienne, au moins du point de vue de la méthode qu’elle cherche à appliquer.

Une telle lecture permet en outre de mieux comprendre ce qu’écrit Wittgenstein au tout début de son avant-propos, lorsqu’il

9. LA GRAMMAIRE DU «JE»	163
<i>Penser le «mental», p. 163 • Dire «je», p. 164 • «Je» ne nomme pas une personne, p. 165 • Langage en première personne et «langage phénoménologique», p. 166 • Un langage «décentré»? , p. 167 • On devrait dire: ça pense, p. 168 • La «tyrannie orientale», p. 170 • Expression et description, p. 172 • Expression et «aveu», p. 173 • Certitude grammaticale et exclusion du doute, p. 175 • Une immunité à l'erreur «d'auto-identification», p. 177 • Deux usages possibles du pronom «je», p. 178 • Une apparente rupture, mais la réalité d'une philosophie unifiée, p. 183</i>	
IV. LES JEUX ET LA RÈGLE	
LES RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.....	181
10. LA PRÉFACE AUX RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.....	185
<i>Le projet wittgensteinien, p. 185 • Repenser la rupture avec le Tractatus logico-philosophicus, p. 187 • Les Recherches philosophiques et le défi de l'écriture philosophique, p. 188 • Une pensée en mouvement, p. 189 • Le philosophe comme dessinateur, p. 191 • Une philosophie «synoptique»: sortir du labyrinthe, p. 192</i>	
11. LA CRITIQUE DE L'«IMAGE AUGUSTINIENNE DU LANGAGE»	195
<i>Une image «augustinienne»? , p. 195 • Une approche «référentialiste» de la signification, p. 196 • «Une image nous tenait captifs», p. 197 • De l'image tractarienne à l'image augustinienne, p. 198 • L'image augustinienne comme image incomplète, p. 200 • Le constructeur et les briques, p. 201 • Une approche réductrice, p. 203 • Le langage comme «boîte à outils», p. 204 • Rendre au langage sa complexité, p. 205</i>	
12. L'USAGE ET LA RÈGLE.....	207
<i>«La signification, c'est l'usage», p. 207 • Une approche pragmatique, p. 208 • De l'usage aux règles, p. 209 • Contre les approches «platonistes» de la règle, p. 209 • Une conception assouplie de la règle, p. 211 • De la règle à la régularité, p. 212 • La règle comme «panneau indicateur», p. 213 • La lecture «kripkéenne», p. 214 • Dépasser le paradoxe sceptique, p. 216 • Suivre la règle «aveuglément», p. 218</i>	
13. DES JEUX DE LANGAGE AUX FORMES DE VIE.....	221
<i>Qu'est-ce qu'une forme de vie?, p. 221 • Forme de vie et donné d'arrière-plan, p. 223 • Donner un sens à l'action, p. 225 • Forme de vie et héritage culturel, p. 226</i>	
14. L'ARGUMENT DU LANGAGE PRIVÉ ET LE SCARABÉE DANS LA BOÎTE	227
<i>L'argument du langage privé, p. 227 • Le «journal privé», p. 228 • Le problème de la «définition ostensive», p. 230 • Un «vain cérémonial»,</i>	

p. 231 • *Un contrat avec soi-même?*, p. 232 • *Qu'est-ce qu'une vérification?*, p. 233 • *Le scarabée dans la boîte*, p. 235 • *Un jeu de langage «solipsiste»*, p. 236 • *Le jeu du scarabée*, p. 237

15. VOIR-COMME ET VISION D'ASPECT239
Le phénomène du voir-comme, p. 239 • *Deux emplois du mot «voir»*, p. 240 • *Le cas du «canard-lapin»*, p. 241 • *Voir les choses autrement*, p. 242 • *Signification et vision d'aspect*, p. 244 • *Cécité à l'aspect et cécité à la signification*, p. 244 • *La cécité au sens*, p. 246 • *Signification primaire et signification secondaire*, p. 246 • *L'arôme des mots*, p. 247 • *Les mots ont un visage*, p. 249 • *Un rapport «automatique» au langage*, p. 250 • *Voir-comme et culture*, p. 251

V. IMAGES DU MONDE ET CERTITUDES

PRIMITIVES DE LA CERTITUDE 253

16. PROPOSITIONS EMPIRIQUES
 ET CERTITUDES GRAMMATICALES255
Chemins vers une dernière philosophie, p. 255 • *Reposer le problème sceptique*, p. 255 • *Le statut des certitudes «primitives»*, p. 256 • *Le «problème de Moore»*, p. 258 • *Croire ou savoir*, p. 259 • *Une certitude grammaticale*, p. 260 • *Les gonds*, p. 261 • *Le lit de la rivière*, p. 262 • *Propositions empiriques et certitudes grammaticales*, p. 263

17. IMAGE DU MONDE ET CERTITUDES PRIMITIVES265
Notre «image du monde», p. 265 • *Des croyances en héritage*, p. 265 • *Images du monde et formes de vie*, p. 266 • *Une mythologie implicite*, p. 268 • *Le conventionnalisme du dernier Wittgenstein*, p. 268

CONCLUSION

LE RETOUR AU SOL RABOTEUX 271

INDEX 275

BIBLIOGRAPHIE 277